

## **Linguistique et nouvel ordre européen autour de la Grande Guerre**

Sébastien MORET

*Université de Lausanne*

***Résumé :***

Avant même la fin de la première guerre mondiale, le visage qu'aurait le continent européen après les hostilités était au centre des préoccupations. Dans le cadre de cet article, nous aimerions montrer que, dans ce contexte, la linguistique et les faits de langue furent utilisés pour proposer une vision du nouvel ordre européen qui s'annonçait. Plus précisément, des conceptions romantiques ont influencé, inconsciemment peut-être, la façon dont linguistes et non linguistes considéraient les langues et les nations qu'il s'agissait de créer, alors même que certaines idées romantiques sur les langues avaient quelque peu été remises en cause par de nouvelles avancées dans les sciences du langage. En conclusion, et pour expliquer ce fait, nous proposerons quelques pistes de réflexion : 1) la façon romantique de considérer les langues et les nations était encore relativement bien ancrée parmi les linguistes et les non linguistes, peut-être à la faveur de son approche concrète ; 2) le fait de continuer à considérer les langues et les nations d'un point de vue romantique répondait aux besoins d'une époque.

***Mots-clés :*** première guerre mondiale, Traité de Versailles, linguistique, nouvel ordre européen, romantisme en linguistique, A. Meillet

Chaque langue possède une place bien à elle sur la surface de la terre.  
(Dominian, 1917, p. 1 ; nous traduisons. – S.M.)

## INTRODUCTION

En 1918, quand l'Europe retrouve la paix après quatre années d'hostilités, tout est à reconstruire. Mais la tâche ne consiste pas uniquement à réparer les dégâts matériels. S'il est vrai que certaines villes ont été presque totalement dévastées, que l'économie, l'industrie et les infrastructures sont au mieux à l'agonie, il faut savoir que géographiquement, institutionnellement et politiquement aussi, l'Europe est à reconstruire et à repenser. En effet, avec la fin de la première guerre mondiale, c'est aussi la fin de l'Europe impériale. Les trois grands empires multinationaux qui se partageaient auparavant une grande partie du continent ont été défaits et laissent derrière eux des nationalités, des peuples et des territoires sans maître. Sur les ruines de ces empires défunts, et sur pratiquement l'ensemble du territoire européen, les Alliés victorieux vont devoir dessiner de nouvelles frontières et créer de nouveaux Etats<sup>1</sup>. Ce sera là l'un des buts principaux des différentes conférences de paix qui suivront l'arrêt des combats et dont la plus connue se tiendra à Versailles en 1919.

Si l'on en croit un célèbre linguiste de l'époque, à savoir Antoine Meillet (1866-1936), le redécoupage et la redéfinition de l'Europe après la première guerre mondiale durent beaucoup à la linguistique. Il le dit dans l'avant-propos à la deuxième édition de son livre sur les *Langues dans l'Europe nouvelle* : « Pour tracer les nouvelles frontières, il a été tenu compte avant tout des limites linguistiques. [...] La linguistique ne s'attendait pas à tant d'honneur »<sup>2</sup>. Meillet ne fut pas le seul à mettre en avant le rôle important joué par la linguistique dans le processus de reconstruction de l'Europe après la Grande Guerre. Nous pouvons citer, notamment, le point de vue d'un autre linguiste, Albert Dauzat (1877-1955) : « On a voulu, en 1919, reconstruire l'Europe centrale et balkanique sur des bases linguistiques »<sup>3</sup>. Et plus récemment, Patrick Sériot fit la même constatation : pour lui, « il semble admis que la *langue* [fut] le critère essentiel » pour les « décideurs du Traité de Versailles »<sup>4</sup>. Contrairement à Meillet, ces deux auteurs écrivent avec un recul historique suffisant pour porter un jugement sur cette reconstruction linguistique de l'Europe. Ainsi, en 1940, Dauzat se demanda « si les auteurs des traités de 1919 n'avaient pas

---

<sup>1</sup> Dans un livre célèbre, l'historien David Fromkin releva récemment que ce « bouleversement de la carte du monde » fut la « conséquence première » de la guerre de 1914-1918 (Fromkin, 2004, p. 14).

<sup>2</sup> Meillet, 1928, pp. IX-X.

<sup>3</sup> Dauzat, 1940, p. 27.

<sup>4</sup> Sériot, 1996, p. 284.

exagéré l'importance du facteur linguistique »<sup>5</sup>, avant de répondre lui-même à cette question :

« Un défaut d'une semblable conception ne devait apparaître qu'à la longue : c'était la création de nations trop petites, qui [...] allaient s'isoler intellectuellement, et qui s'offraient, proies tentantes, à la convoitise de voisins puissants et sans scrupule »<sup>6</sup>.

Dauzat fait donc remonter certains faits de guerre récents (il écrit en 1940) à l'utilisation, peut-être excessive selon lui, des faits linguistiques par les auteurs des traités de 1919, avant d'être rejoint par P. Sériot qui exprimera la même idée : une telle façon de faire eut « des conséquences pratiques [...] dans la préparation de la seconde guerre mondiale »<sup>7</sup>.

Dans le cadre de cet article, nous n'allons pas interroger les faits politiques et historiques pour voir, avec des cas concrets, comment la linguistique fut effectivement employée dans le processus de reconstruction de l'Europe après 1918 ; à ce sujet, nous nous contenterons des quelques exemples rapidement fournis par Meillet dans son ouvrage déjà cité :

« Pour l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, les frontières politiques concordent à peu près avec les limites des langues : jamais on n'avait attribué aux parlers locaux pareille importance. [...] Pour déterminer les frontières d'Etats en des régions où la géographie n'en impose souvent aucune et où la classe principale est celle des cultivateurs, le plus commode a été de suivre le tracé qu'indiquait le parler des paysans »<sup>8</sup>.

Nous n'allons pas non plus réfléchir aux conséquences des décisions des traités de 1919 sur l'histoire du continent européen. Ce qui nous intéressera, c'est avant tout cette implication de la linguistique et des faits de langue dans les discussions des conférences de paix qui suivirent les hostilités. Car implication il y a bien eu, les exemples que nous citerons dans le cadre de ces propos seront là pour en témoigner. Il s'agira donc pour nous de nous interroger sur le rapport qui semblait exister alors entre la linguistique et le nouvel ordre européen qui s'annonçait, en recherchant les raisons pour lesquelles on fit appel à la linguistique dans l'élaboration de cette *Europe nouvelle*<sup>9</sup>. Nous exposerons ici une des conclusions de notre travail de doctorat consacré au rapport langue / nation / linguistique dans le processus de reconstruction de l'Europe après la première guerre mondiale et de création de l'Union soviétique dès 1917. Nous verrons que cet appel à la linguistique, dans le processus de redéfinition de l'Europe, était, à notre avis, quasi inévitable, pour des raisons renvoyant au contexte ambiant particulier et à la nature même des buts à atteindre.

<sup>5</sup> Dauzat, 1940, p. 7 (dans l'avant-propos).

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>7</sup> Sériot, 1996, p. 283.

<sup>8</sup> Meillet, 1928, p. X.

<sup>9</sup> Il s'agit là du titre d'une célèbre revue de l'époque.

## 1. UN CONTEXTE DE CRISES

Le continent européen sort dévasté et anéanti de la première guerre mondiale. Et cela concerne les vainqueurs comme les vaincus. L'Europe entière va dès lors vivre dans un contexte de crises qui seront diverses et plus ou moins longues. Nous n'aborderons pas ici les importants problèmes économiques et sociaux que connurent les pays européens ; nous parlerons brièvement des deux crises qui seront essentielles pour notre exposé, à savoir la crise politique et la crise morale.

Nous avons déjà évoqué brièvement, en ouverture, la crise politique à laquelle doivent faire face les décideurs européens dès la fin des hostilités. Dans certaines de ses parties, l'Europe connaît des territoires, des régions, des nationalités qui semblent ne plus appartenir à personne, des frontières ont disparu ou ne reflètent plus la nouvelle réalité sortie des canons. Il faut donc reconstruire, redessiner de nouvelles frontières, créer de nouveaux pays, de nouveaux Etats. Voilà donc les buts à atteindre pour sortir de cette crise politique. Cet objectif de grande importance pour la stabilité et le développement futurs du continent allait devoir être atteint dans le contexte d'une autre crise, une crise morale.

Dans de nombreux textes, livres, brochures, notes diplomatiques ou mémoires écrits, pour certains, avant même la fin du conflit, et proposant diverses pistes pour le nouveau visage de l'Europe, on constate la volonté de trouver une solution *naturelle* et *scientifique*. Ce besoin de naturalité et de scientificité s'explique par un contexte particulier. Avant la guerre, le continent européen était, aux yeux de pratiquement tous, le « guide »<sup>10</sup> du monde. Pour D. Fromkin, « les Européens étaient plus riches et plus puissants que n'importe quel peuple »<sup>11</sup>. L'Europe déterminait et influençait les destinées du monde, tant sur les plans financier, commercial, intellectuel que politique. L'Europe, c'était aussi le berceau de l'humanisme et des Lumières, le siège de la raison et de la rationalité. Dans ces conditions, la guerre de 1914-1918 est apparue comme un retour en arrière, pire, une déchéance, une décadence. Comment cette « humanité civilisée », pour reprendre une expression du linguiste russe Nikolaj Troubetzkoy<sup>12</sup> (1890-1938), comment avait-elle pu sombrer ainsi dans le chaos et l'anarchie, être le théâtre de boucheries sans nom ? Comment des démocraties, qu'on avait pensées comme le type idéal de gouvernement, n'avaient-elles pas réussi à éviter une telle catastrophe ? C'est donc dans cette situation de crise morale, – le poète autrichien Stefan Zweig (1881-1942), dans son autobiographie, parle de l'« inimaginable rechute de l'humanité dans un état de barbarie qu'on croyait depuis longtemps oublié »<sup>13</sup>, – que vont se dérouler les discussions et les congrès de paix. Et c'est cette crise morale, ce sentiment de quasi fin de règne, qui a motivé les désirs de naturalité et de scientificité

<sup>10</sup> Bancel *et al.*, 2004, p. 5.

<sup>11</sup> Fromkin, 2004, p. 127.

<sup>12</sup> Troubetzkoy, 1920 [1996, p. 46].

<sup>13</sup> Zweig, 1944 [1993, p. 11].

dont il a été question plus haut. L'Europe va tenter de redéfinir ses frontières sur des bases scientifiques et naturelles, autrement dit de redéfinir les frontières et les Etats tels qu'ils devraient être selon les lois de la science et de la nature. Ainsi, le but à atteindre, c'est une « paix scientifique »<sup>14</sup>. Quand on aura reconstruit l'Europe en se fiant à la nature et à la science, – cette « recherche de la vérité »<sup>15</sup> selon le scientifique et haut fonctionnaire français Lucien Poincaré (1862-1920) –, alors l'Europe sera telle qu'elle doit être, et par conséquent, cette Europe naturelle et scientifique sera le gage d'un avenir radieux, et d'une paix quasi éternelle<sup>16</sup>, puisque, d'une certaine manière, chacun, chaque peuple, chaque nationalité, chaque Etat, sera à sa place. Comme le disait le géographe américain Leon Dominian (1880-1935) dont nous reparlerons, « [u]ne frontière scientifique [...] prépare le chemin pour une entente permanente entre les peuples »<sup>17</sup>. Et à l'inverse, si l'Europe se déchire dès l'été 1914, c'est à cause, justement, « de lignes-frontières mal ajustées »<sup>18</sup>. Ainsi, dans les textes mentionnés plus haut, on est à la recherche de frontières naturelles et scientifiques, qu'elles soient géographiques (montagnes, fleuves, etc.) ou, comme nous le verrons, linguistiques. A ce propos, et pour relever une dernière fois la préoccupation d'une époque, nous citerons quelques lignes d'une petite étude réalisée par Lucien Gallois (1857-1941), un géographe français, pour le compte du Comité d'études mis sur pied par le gouvernement de Paris pour préparer les discussions de paix<sup>19</sup> : « Or la frontière franco-belge ne correspond en rien à une frontière naturelle. [...] [E]lle est tracée, comme au hasard [...] »<sup>20</sup>.

## 2. LA SEULE RÉALITÉ OBSERVABLE

C'est dans ce contexte d'appel à la science que seront présents, dans quasi toutes les délégations nationales envoyées à Paris pour les conférences de paix, des experts divers, émanant de nombreux domaines scientifiques<sup>21</sup>. Parmi eux, on trouve essentiellement des historiens, des géographes ou des spécialistes de sciences politiques ou de droit international, mais des noms de linguistes apparaissent aussi. Ainsi, Meillet participa au Comité d'études dont nous venons de parler<sup>22</sup>, quant au romaniste français Mario Roques

<sup>14</sup> Cf. Gelfand, 1963, p. 16.

<sup>15</sup> Poincaré, 1915, p. 8.

<sup>16</sup> On peut mentionner que l'on trouve l'expression « une paix permanente » [*a permanent peace*] chez M. Grant (1917, p. xviii).

<sup>17</sup> Dominian, 1917, p. vii.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>19</sup> Créé à la fin de l'année 1917, ce Comité d'études réunit plusieurs universitaires français chargés, chacun dans sa spécialité, de rédiger des rapports qui serviraient de base aux futures discussions. Cf. notre étude Moret, 2003 et Bariéty, 1996.

<sup>20</sup> Gallois, 1918, p. 3.

<sup>21</sup> A ce sujet, on consultera Kitsikis, 1972.

<sup>22</sup> Sur la participation de Meillet à ce Comité d'études, cf. Moret, 2003.

(1875-1961) et au slaviste serbe Aleksandar Belić (1876-1960), ils prirent part, à travers des articles et des rapports, respectivement à la délégation roumaine et à la délégation serbe. Mais, à la même époque et dans ce même contexte de reconstruction de l'Europe, des non linguistes, de leur côté, se mettent aussi à s'intéresser aux langues. Ainsi, entre autres, le géographe américain Leon Dominian écrit en 1917 un livre au titre on ne peut plus parlant, *The Frontiers of Language and Nationality in Europe*, et dont certaines idées seront analysées plus bas<sup>23</sup>. On peut donc dire que les faits de langue ont eu une importance certaine au sortir de la première guerre mondiale dans le processus de reconstruction de l'Europe.

La raison pour laquelle la linguistique et les faits de langue semblent avoir eu une si grande importance est à plusieurs reprises avancée par les auteurs concernés. Ainsi, L. Dominian explique de la façon suivante la « prééminence du facteur linguistique » dans son livre : « [L'utilisation du facteur linguistique] est uniquement un moyen pratique d'établir les divergences concernant l'appartenance nationale de territoires frontières »<sup>24</sup>. Est ainsi mis en avant le côté pratique de l'utilisation de la linguistique. On retrouve la même idée chez Meillet. Pour lui, la « réalité linguistique » « est la seule réalité aisément observable »<sup>25</sup>. Ailleurs, dans les *Langues dans l'Europe nouvelle*, il le redira en d'autres termes : la langue est le « seul caractère net auquel on reconnaît une nation ayant une culture propre »<sup>26</sup>. D'une certaine manière, on peut dire, pour résumer, que ce qui rend ainsi utilisables les différences linguistiques, c'est le fait qu'elles ressortent de l'évidence :

« Race et nationalité, autant de concepts vagues et abstraits qui eurent besoin d'un temps assez long pour devenir populaires. La différence des langues, au contraire, est un fait sensible que chacun retrouve à tout moment dans la vie pratique »<sup>27</sup>.

Dans le contexte que nous avons rappelé au début de ces propos, – à savoir la nécessité de délimiter des Etats et des nations d'une façon scientifique, – on comprend pourquoi la science linguistique eut une popularité certaine.

Mais derrière cette proclamation de la réalité linguistique comme seule réalité observable, comme seul moyen pratique, il y a aussi et surtout

<sup>23</sup> Selon l'annonce de décès parue dans la *Geographical Review* (vol. 25, № 4, octobre 1935, pp. 687-688), ainsi que selon Gelfand (1963, p. 60), Dominian travailla pour le Département d'Etat américain et fut impliqué dans la commission américaine qui négocia la paix à Paris. D'après Gelfand (*ibid.*, pp. 60, 247), il fut intégré au groupe de travail sur les Balkans d'Europe et présenta le 31 janvier 1918 un « Rapport sur la Turquie » [*Report on Turkey*] non publié mais conservé à Yale. Dans l'état actuel de nos recherches, il ne semble pas que son livre *The Frontiers of Language and Nationality in Europe* ait été écrit spécialement pour l'occasion. Toujours est-il que, comme nous le verrons, ce livre comporte des idées caractéristiques de son contexte de production.

<sup>24</sup> Dominian, 1917, p. 328.

<sup>25</sup> Meillet, 1921, p. 7.

<sup>26</sup> Meillet, 1928, p. 219.

<sup>27</sup> Weill, 1938, p. 8.

une conception romantique du rapport langue / nation, et, partant, la conviction que langues et nations sont intimement liées et forment des entités bien définies quasi naturelles. Cette constatation a déjà été faite par plusieurs chercheurs ; ainsi P. Sériot pour qui le « Traité de Versailles est un cas typique d'une pensée qui fait l'adéquation entre la distinction des langues et la distinction des nations »<sup>28</sup>, ou Paul-Louis Thomas :

« Pour les Etats européens issus de la dislocation de l'Empire ottoman et de l'Empire austro-hongrois, notamment avec les découpages territoriaux consécutifs aux traités de Versailles et de Trianon, les frontières linguistiques ont tendu à déterminer les frontières politiques, dans la continuité de l'idéologie romantique plaçant un signe d'égalité entre Etat, nation, peuple et langue [...] »<sup>29</sup>.

Le savoir romantique sur la langue fut popularisé par Johann Gottfried Herder (1744-1803), pour qui, « [c]haque langue [...] est expression vivante, organique, de l'esprit d'un peuple, la somme de l'action efficiente de toutes les âmes humaines qui l'ont constituée au fil des siècles »<sup>30</sup> ; la langue, c'est l'âme de la nation. Dans ces conditions, chaque peuple, chaque nation se définit par son originalité propre, par son *esprit* pour utiliser un vocabulaire typiquement romantique, qui le distingue résolument des autres ; il en va de même pour les langues qui, dans cette façon de penser, demeurent « spécifiques à des individus, à une culture, à un peuple »<sup>31</sup>. Elles sont ainsi séparées les unes des autres et Herder parlera de « langue territoriale »<sup>32</sup>. Cette façon de voir mène à l'idée que les délimitations linguistiques équivalent à une délimitation nationale. Plus encore, une telle conception pensera les délimitations linguistiques comme naturelles et donc porteuses d'une certaine vérité et d'une certaine éternité. Ainsi, à partir de là, Dominian semble convaincu qu'une délimitation linguistique de la frontière franco-allemande après la guerre de 1870 aurait eu des répercussions positives :

« Si les frontières linguistiques avaient été respectées lors du traité de Francfort, et si les districts français des provinces conquises avaient été laissés à la France, on peut dire avec certitude que les relations franco-allemandes n'auraient pas été marquées par le manque de cordialité qui les a caractérisées depuis 1871 »<sup>33</sup>.

Sur le même sujet, Madison Grant<sup>34</sup> (1865-1937) se fera aussi le prophète d'une histoire qui n'avait pas eu lieu :

<sup>28</sup> Sériot, 1996, p. 283.

<sup>29</sup> Thomas, 1999, p. 64.

<sup>30</sup> Thiesse, 1999 [2001, p. 38].

<sup>31</sup> Schmitter, 2000, p. 65.

<sup>32</sup> Cité par A.-M. Thiesse, 1999 [2001, p. 38].

<sup>33</sup> Dominian, 1917, p. 330.

<sup>34</sup> Si nous citons ici Grant, c'est parce qu'il est l'auteur de l'introduction au livre de Dominian. Ce sont donc les circonstances qui font que nous mentionnons un des fondateurs des théories racistes et eugéniques américaines. Ceci dit, on trouve dans le livre de Grant sur le *Déclin de*

« Il y a une raison de croire que si, à la fin de la guerre franco-prussienne [celle de 1870-1871. – *S.M.*], la frontière internationale de l'Alsace-Lorraine avait été établie en conformité avec les faits linguistiques, beaucoup de l'amère animosité de ces dernières années aurait pu être évitée »<sup>35</sup>.

Le but à atteindre serait donc la création de « nations linguistiques », comme les appelle Dominian dans son livre<sup>36</sup>.

Dans son article déjà cité, P. Sériot avait proposé d'appeler « *linguistique spontanée* » cette « représentation de la langue »<sup>37</sup> proclamée lors des discussions de Versailles et mise en avant dans les prises de décisions. Pour Sériot, cette linguistique spontanée concernait avant tout les non linguistes ou les décideurs du moment<sup>38</sup>. On trouve par exemple dans le livre de Dominian, qui est géographe, quantité de citations caractérisant cette façon de voir les langues. En plus de celle qui ouvre nos propos, – « chaque langue possède une place bien à elle sur la surface de la terre », – en voici une autre :

« La langue, le moyen par lequel s'expriment les succès et les épreuves partagés en commun, acquiert ainsi des qualités qui cimentent [*cementing*]. Elle est le pont entre le passé et le présent. [...] Dans la parole ou l'écriture, les mots donnent vie à l'émotion que la nationalité remue au cœur ou au raisonnement qu'elle réveille dans l'esprit »<sup>39</sup>.

Nous aimerions montrer ici que cette linguistique spontanée fut aussi le fait des linguistes professionnels qui prirent part aux discussions sur la nouvelle Europe de l'après-guerre. Chez eux aussi on retrouvera la même conception romantique du rapport langue / nation et la même conception naturelle des limites linguistiques. Sur ce premier point, voici ce que l'on peut lire en 1919 sous la plume du slaviste serbe A. Belić, dans une petite brochure dont le but est de montrer que la langue macédonienne est plus proche du serbe que du bulgare :

« Quoi qu'il en soit, je pense que, pour une langue internationale, il est préférable d'adopter une langue vivante, déjà créée, raffinée, possédant une grande littérature, qu'une langue qu'il faudrait créer entièrement. *Car si l'on désire passer maître dans une langue et s'expliquer convenablement, il faut connaître son esprit qui vibre dans les œuvres de ses grands écrivains et dans le vif sentiment de cette langue du peuple qui se transmet d'une génération à l'autre* ; et cela,

---

*la grande race* (1916) des propos relatifs au lien existant, selon l'auteur, entre les races et les langues ; quant à Dominian, on trouve dans son livre des traces de l'influence de Grant, notamment quand il parle de la « race nordique » (Dominian, 1917, p. 5, entre autres), un des points centraux des théories de Grant.

<sup>35</sup> Grant, 1917, p. xvii.

<sup>36</sup> Dominian, 1917, p. 316.

<sup>37</sup> Sériot, 1996, p. 283.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>39</sup> Dominian, 1917, p. 4.



hélas ! manquera toujours à une langue morte ou créée d'après les règles d'une grammaire »<sup>40</sup>.

Dans la conclusion, nous nous interrogerons sur la présence de ces idées romantiques concernant le rapport langue / nation lors des discussions de paix. Avant cela, analysons l'exemple fourni par l'Empire austro-hongrois, tel qu'il est présenté chez Dominian et chez Meillet.

### 3. UNE DOUBLE MONARCHIE ARTIFICIELLE CONDAMNÉE À DISPARAÎTRE

L'Empire austro-hongrois tel qu'il existait au déclenchement des hostilités au début de l'été 1914 est l'exemple typique d'un empire multinational. À côté des deux nationalités dominantes, les Autrichiens et les Magyars, cohabitaient, avec des droits plus ou moins inexistantes selon les époques, diverses autres nationalités. Ainsi, en étant un empire multinational, l'Autriche-Hongrie était aussi un empire multilingue. Dans ces conditions, si l'on se réfère à la conception du rapport langue / nation que nous avons explicitée il y a peu et qui était dans l'air en ces années de troubles, l'Autriche-Hongrie apparaîtra ainsi, sous la plume de Meillet et de Dominian, comme un Etat incohérent et condamné à disparaître. Pour le géographe américain, la Double Monarchie possède des « fondations instables [*shaky*] »<sup>41</sup> qui trouvent leur origine dans le désordre linguistique de l'empire : « Cela est dû à l'inclusion à l'intérieur de ses frontières [celles de l'Empire austro-hongrois. – *S.M.*] de 10 millions de Hongrois, 20 millions de Slaves et plusieurs millions de gens parlant une langue romane »<sup>42</sup>. En conséquence, l'Autriche-Hongrie « devrait être démantelée en un certain nombre d'Etats indépendants »<sup>43</sup>. Chez Meillet, on retrouvera les mêmes idées, exprimées peut-être plus en détail. Nous nous baserons sur deux de ses articles : le premier, publié en 1918 dans la revue italienne *Scientia*, est intitulé « La situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie » ; quant au second, il s'agit d'un article paru en 1917 dans le *Bulletin de guerre de l'Alliance française* sous le titre « L'empire austro-hongrois et les nationalités »<sup>44</sup>. Examinons tout d'abord les mots – ils seront significatifs – que Meillet emploie pour caractériser les frontières austro-hongroises. Pour lui, les limites de la Double Monarchie sont

<sup>40</sup> Belitch, 1919, p. 3 ; nous soulignons.

<sup>41</sup> Dominian, 1917, p. 330.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Cet article est paru anonymement dans le *Bulletin de guerre de l'Alliance française*. Mais, selon le professeur Jean Loicq qui a travaillé dans les archives Meillet, il doit être attribué à ce dernier. Ce texte fait partie d'une série d'articles, le plus souvent anonymes, parus dans ce même *Bulletin*. Ils peuvent être rajoutés, avec d'autres écrits encore, à la bibliographie de Meillet, mise à jour grâce aux recherches de J. Loicq (cf. Loicq, 2006).

« artificielles »<sup>45</sup> et « arbitraires »<sup>46</sup>. Et si, comme Meillet l'envisage, l'Autriche-Hongrie englobe des populations réunies « par le hasard »<sup>47</sup>, c'est aussi, comme chez Dominian, à partir d'une considération d'ordre linguistique, puisque les frontières politiques de l'Autriche-Hongrie brisent les frontières de langues. Ainsi, en Hongrie vivent des Roumains qui parlent la même langue que les Roumains vivant dans le Royaume de Roumanie indépendant ; quant aux Serbes d'Autriche, ils ont la même langue que les Croates intégrés au Royaume de Hongrie<sup>48</sup>. Sans parler des Tchèques et des Slovaques, réunis par une langue commune, mais séparés politiquement entre l'Autriche pour les premiers, et la Hongrie pour les seconds. Pour Meillet, cette situation n'est pas admissible, car, dans son esprit, les frontières linguistiques seraient comme des frontières naturelles. Voilà ce qu'il écrit à propos de la situation en Hongrie : « Tout le reste de la population souffre d'avoir pour langue de civilisation un idiome [le hongrois. – *S.M.*] qui l'isole des groupes *naturels* auxquels se rattachent les autres nationalités du royaume »<sup>49</sup>. Plus loin, il sera question des « Slovaques, Croates et Roumains » qui sont séparés des « groupes auxquels ils appartiennent *naturellement* »<sup>50</sup>. Le manque de naturalité, l'artificialité de la Double Monarchie va ainsi conduire Meillet à appeler à son démantèlement :

« [...] il y a donc en Autriche-Hongrie quatre types slaves distincts : tchécoslovaque, polonais, petit russe et slave méridional (slovène et serbo-croate). Trois de ces quatre éléments se parlent<sup>51</sup> à la fois dans l'empire austro-hongrois et hors de cet empire, et l'on ne peut constituer *d'une manière normale* les trois groupes, polonais, petit russe et serbo-croate, qu'en disloquant l'Autriche-Hongrie. [...] Tant que l'Autriche-Hongrie gardera ses limites actuelles, plus ou moins modifiées dans le détail, trois des quatre nations slaves qu'elle contient seront privées d'éléments qui leur sont *essentiels* »<sup>52</sup>.

Là encore, certains mots ou expressions utilisés sont significatifs. Il s'agit pour Meillet de reconstituer une normalité, autrement dit de remettre les choses, et les groupes slaves, à leur place. Le but est de reconstituer des entités, de rassembler des parties impensables séparément ; bref, de retrou-

<sup>45</sup> Meillet, 1918a, p. 214.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>49</sup> *Ibid.* ; nous soulignons.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 214 ; nous soulignons.

<sup>51</sup> Remarquons que Meillet ne semble pas distinguer entre *types slaves* et *langues slaves*. C'est une conséquence logique de la conception du rapport langue / nation telle que nous l'avons présentée ici. Les langues et les peuples qui les parlent sont imbriqués, en totale osmose, et s'influencent mutuellement sans que l'on sache dans quel sens (à ce sujet, on pourra consulter Baggioni, 1988, pp. 100-101). – *S.M.*

<sup>52</sup> Meillet, 1917, p. 190 ; nous soulignons.

ver « l'état des choses »<sup>53</sup>. Alors seulement, chaque nation pourra « se développer suivant ses affinités naturelles »<sup>54</sup>.

Ainsi, pour Meillet, comme pour Dominian, le lien romantique entre les langues et les nations est perçu comme naturel. Chez ces deux auteurs, les recherches de vérité, de naturalité, de scientificité ou de normalité s'entrecroisent et se répondent. Elles sont les conséquences, comme nous l'avons montré, du contexte troublé que connaît l'Europe dès le déclenchement de la Grande Guerre au début de l'été de 1914.

## CONCLUSION

Dans un livre récent, l'historien Thomas Lindemann<sup>55</sup> avait montré que, parmi les causes envisageables de la première guerre mondiale, il ne fallait pas négliger le rôle joué par les théories darwiniennes et leurs présupposés politiques et conquérants. Selon l'auteur, ces théories se trouvaient enfouies dans l'inconscient de la plupart des dirigeants de l'époque et avaient contribué au déclenchement de la Grande Guerre.

En conclusion, nous aimerions aussi introduire dans le cas qui nous a intéressés ici les notions d'*inconscient* et d'*imaginaire*. Le rapport langue / nation tel qu'il était considéré au moment des discussions concernant l'avenir de l'Europe, renvoie, nous l'avons dit, au savoir romantique sur la langue et nous avons vu que ce dernier attribuait aux langues des limites précises<sup>56</sup>, telles celles que Meillet ou Dominian proposent de retrouver dans leurs écrits analysés ici. Pourtant, dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle, l'idée que les langues possédaient des frontières nettes et bien définies commençait à prendre l'eau<sup>57</sup>. Cette idée avait pourtant eu un certain succès, notamment grâce à sa présence dans les travaux d'August Schleicher (1821-1868). Ce dernier, en élaborant son arbre généalogique des langues indo-européennes, avait assis la conviction que, puisque chaque langue occupait une branche bien définie, tout contact entre les langues était impossible et que ces dernières se trouvaient dans des limites bien claires. Pourtant, dès le dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle, de nouvelles avancées dans les sciences du langage vont petit à petit venir remettre en cause cette idée. A partir de la décennie 1870-1880, deux langues, l'arménien et l'albanais, vont commencer à être étudiées selon des critères scientifiques qui ne leur avaient pas été appliqués jusque-là. Ces progrès en albanologie et en arménologie finirent par faire apparaître que les deux langues en question étaient problématiques et qu'elles contredisaient passablement ce que l'on pensait

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>55</sup> Cf. Lindemann, 2001.

<sup>56</sup> Cf. cette citation de J. Schlanger (1971, p. 125) qui met en rapport romantisme et organicisme : « Le schème intuitif de l'organisme se retrouve tout naturellement au cœur des théories linguistiques du romantisme ».

<sup>57</sup> Sur ce sujet, on consultera Sériot, 1999.

depuis plusieurs décennies. Si l'arménien possédait certaines caractéristiques qui en faisaient sans aucun doute une langue indo-européenne, il possédait d'un autre côté certains traits qui le rapprochaient d'une langue géographiquement voisine, à savoir le géorgien qui, lui, n'était aucunement une langue indo-européenne. Quant à l'albanais, paradoxalement, ses traits balkaniques acquis étaient plus nombreux que les traits indo-européens hérités. Se posait alors la question de savoir si une langue donnée, en plus de partager avec les autres langues de sa famille (génétique comme on le pensait à l'époque) des traits qu'on pourrait qualifier d'hérités, ne pouvait pas aussi acquérir, par contact géographique, des traits propres à une zone territoriale particulière. De tels faits, et les interrogations qui en découlaient, pouvaient ainsi laisser supposer que la notion de familles de langues ne renvoyait peut-être pas à quelque chose d'aussi imperméable qu'on le pensait et que les frontières entre les langues n'étaient peut-être pas aussi closes.

Le caractère relatif des frontières linguistiques allait être conforté par d'autres faits, peut-être plus éloquents encore et qui allaient provenir des études de géographie linguistique, d'abord réalisées en Allemagne, puis en France. Entreprises à l'origine dans le but de délimiter les domaines d'extension des différents dialectes, ces recherches de géolinguistique allaient conduire à des conclusions surprenantes : non seulement, d'après ces études et leurs résultats cartographiés<sup>58</sup>, il ne semblait pas exister de limites claires entre les dialectes, mais encore chaque mot semblait avoir son aire de répartition propre. Ces résultats remettaient donc presque totalement en cause les conceptions antérieures des limites en linguistique.

Pourtant, comme nous l'avons montré dans cet article, au sortir de la première guerre mondiale, un linguiste renommé et un non linguiste s'appuyaient encore sur l'existence de limites entre les langues pour avancer des propositions relatives au futur de l'Europe. Pour l'expliquer, nous allons faire intervenir plusieurs éléments, et en premier lieu la notion d'*imaginaire* en linguistique. Cet imaginaire, nous le définirons comme l'ensemble des représentations sur la langue qui existent en chaque individu : ce que P. Sériot appelle la « linguistique spontanée » et Marina Yaguello les « idées reçues sur la langue »<sup>59</sup>. La conception romantique du rapport langue / nation fait partie de cet ensemble de représentations<sup>60</sup>. A ce sujet, une citation du linguiste soviétique Evgenij Bokarev (1904-1971) nous semble significative, qui laisse entendre que la linguistique a dû se battre pour démontrer le caractère illusoire d'une telle conception : « Tout [le] développement [de la linguistique] témoigne d'une lutte constante et

<sup>58</sup> La méthode de la géographie linguistique consistait à récolter des données brutes auprès du plus grand nombre d'informateurs sur un territoire donné, à l'aide d'un questionnaire précis. Une fois les questionnaires dépouillés, les résultats, pour chaque point du questionnaire, étaient reproduits sur une carte.

<sup>59</sup> Sériot, 1996, p. 283 et Yaguello, 1988.

<sup>60</sup> Cf. les chapitres « Identité linguistique, identité nationale » et « Le génie de la langue », chez Yaguello, 1988, pp. 47-51 et 65-67.

permanente contre les vues romantiques sur la langue »<sup>61</sup>. Ne soyons donc pas étonnés de trouver cette conception dans le livre de Dominian. Pour Meillet, linguiste de profession, on ne peut pas se contenter de cette réponse (même si elle ne doit pas être totalement écartée, Meillet ayant très certainement baigné dans cette épistémè durant ses études), et il faut aller plus loin. Surtout que Meillet était, bien évidemment, au courant des avancées les plus récentes en dialectologie et en géolinguistique. On trouve à plusieurs reprises dans ses écrits des propos relevant le caractère abstrait de la notion de dialecte ou de frontière linguistique<sup>62</sup>. Dans son cas, nous aimerions avancer un autre élément, celui qui concerne le passage de la théorie à la pratique pour une science comme la linguistique, surtout dans le contexte troublé que nous avons évoqué ici. Meillet était un homme concerné par son époque<sup>63</sup> et sa position de savant l'obligeait « à éclairer ceux qui ont la charge d'agir »<sup>64</sup>. Pour l'exercice pratique que représentait pour lui la réflexion sur le futur de l'Europe, il se peut que les conceptions romantiques dont nous avons relevé la présence dans certains de ses travaux de circonstances aient pris le dessus, inconsciemment ou non, à la faveur de leur caractère plus concret<sup>65</sup> et donc plus utilisable pratiquement, sur des connaissances scientifiques certaines. Enfin, en dernière hypothèse<sup>66</sup>, il faudrait peut-être se demander si les conceptions romantiques en général ne réapparaîtraient pas, encore une fois inconsciemment ou non, dans des contextes difficiles et troublés, parce qu'elles porteraient en elles l'image d'un monde ordonné et apaisant. Quoi qu'il en soit, nous devons terminer sur une contradiction : vouloir se reconstituer de façon scientifiquement cohérente à partir de conceptions linguistiques imaginaires, tel est le paradoxe d'un continent désenchanté à la recherche de lui-même.

© Sébastien Moret

---

<sup>61</sup> Bokarev, 1928, p. 134.

<sup>62</sup> Voir par exemple ce que Meillet écrit à propos du problème posé par la langue macédonienne dans la seconde édition des *Langues dans l'Europe nouvelle* de 1928 : « Bien des discussions qui se sont élevées sur les limites de telle ou telle langue sont vaines. On en aperçoit la vanité quand on sait que les "dialectes" n'ont pas de limites définies, et qu'il n'y a de limites exactes que de chaque fait linguistique en particulier » (Meillet, 1928, p. 131, cité par Sériot, 1997, p. 175).

<sup>63</sup> Cf. à ce sujet notre étude Moret, 2003, pp. 184-185.

<sup>64</sup> Meillet, 1918b, p. 7.

<sup>65</sup> Pour reprendre une expression de P. Sériot, la vision romantique sur les langues en fait des objets « strictement discontinus et homogènes » (Sériot, 1996, p. 277).

<sup>66</sup> Cette idée nous est venue après la lecture du livre de M. Löwy et R. Sayre *Révolution et mélancolie* (1992). Selon ces deux auteurs, un des buts recherchés par le romantisme serait le « réenchantement du monde » (p. 49), après que ce dernier eut été transformé et mécanisé par les Lumières et la Révolution industrielle.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAGGIONI Daniel, 1988 : « La linguistique comparée des langues indo-européennes et le fantasme des origines. Un enjeu national dans une période marquée par l'essor des Etats-nations et des nationalités », in *Cahiers CRLH-CIRAOI*, 1988, N° 4, pp. 91-109.
- BANCEL Nicolas *et al.* (dir.), 2004 : *Zoos humains : Aux temps des exhibitions humaines*. Paris : La Découverte.
- BARIÉTY Jacques, 1996 : « Le "Comité d'études" du Quai d'Orsay et la frontière rhénane (1917-1919) », in Baechler Ch., Fink C. (dir.), *L'établissement des frontières en Europe après les deux guerres mondiales*. Bern [etc.] : Peter Lang, pp. 251-262.
- BELITCH (BELIĆ) Alexandre, 1919 : *L'Avenir des langues dans la Péninsule balkanique*. Paris : Ligue des Universitaires serbo-croates.
- BOKAREV Evgenij Alekseevič, 1928 : « Meždunarodnyj jazyk i nauka o jazyke », in *Izvestija C.K. SĖSR*, 1928, N° 5-6, pp. 129-135. [La langue internationale et la science du langage]
- DAUZAT Albert, 1940 : *L'Europe linguistique*. Paris : Payot.
- DOMINIAN Leon, 1917 : *The Frontiers of Language and Nationality in Europe*. New York : Henry Holt and C°.
- FROMKIN David, 2004 : *Le dernier été de l'Europe*. Paris : Hachette Littératures.
- GALLOIS Lucien, 1918 : *La frontière franco-belge*. Paris : Imprimerie nationale.
- GELFAND Lawrence E., 1963 : *The Inquiry : American Preparations for Peace, 1917-1919*. New Haven : Yale University Press.
- GRANT Madison, 1917 : « Introduction », in Dominian, 1917, pp. xiii-xviii.
- KITSIKIS Dimitri, 1972 : *Le rôle des experts à la Conférence de la paix de 1919 : gestation d'une technocratie en politique internationale*. Ottawa : Editions de l'Université d'Ottawa.
- LINDEMANN Thomas, 2001 : *Les doctrines darwiniennes et la guerre de 1914*. Paris : Institut de stratégie comparée – Economica.
- LOICQ Jean, 2006 : « Mémorial Antoine Meillet publié à l'occasion du centenaire de sa nomination au Collège de France (1906-2006) », in *Studia Indo-Europæa : Revue de mythologie et de linguistique comparée*, 2006, vol. III, pp. 5-169.
- LÖWY Michael, SAYRE Robert, 1992 : *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*. Paris : Payot.
- [MEILLET Antoine], 1917 : « L'empire austro-hongrois et les nationalités », in *Bulletin de guerre de l'Alliance française*, N° 66 (15 juillet 1917), pp. 188-191.
- MEILLET Antoine, 1918a : « La situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie », in *Scientia*, 1918, N° 23, pp. 209-216.
- , 1918b : *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris : Payot.

- , 1921 : « De l'unité slave », in *Revue des études slaves*, 1921, t. 1, fasc. 3 et 4, pp. 7-14.
- , 1928 : *Les langues dans l'Europe nouvelle* (2<sup>ème</sup> édition), Paris : Payot (première édition : cf. Meillet 1918b).
- MORET Sébastien, 2003 : « Antoine Meillet et l'indépendance nationale », in Sériot P. (éd.), *Contributions suisses au XIII<sup>e</sup> congrès mondial des slavistes à Ljubljana, août 2003*. Berne [etc.] : Peter Lang, pp. 183-198.
- POINCARÉ Lucien, 1915 : « La science française », in *La science française*. T. 1, Paris : Larousse, pp. 5-13.
- SCHLANGER Judith, 1971 : *Les métaphores de l'organisme*. Paris : J. Vrin.
- SCHMITTER Peter, 2000 : « Le savoir romantique », in Auroux S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques*. T. 3, Liège : Mardaga, pp. 63-78.
- SÉRIOT Patrick, 1996 : « La linguistique spontanée des traceurs de frontières », in *Cahiers de l'ILSL*, 1996, N<sup>o</sup> 8, pp. 277-304.
- , 1997 : « Faut-il que les langues aient un nom ? Le cas du macédonien », in Tabouret-Keller A. (éd.), *Le nom des langues. Les enjeux de la nomination des langues*. Louvain : Peeters, pp. 167-190.
- , 1999 : « La clôture impossible (l'espace en géographie linguistique : la querelle du continu et du discontinu) », in Nicolas G. (éd.), *Géographie(s) et langage(s) : interface, représentation, interdisciplinarité*. Sion : Institut universitaire Kurt Bösch, pp. 227-248.
- THIESSE Anne-Marie, 1999 [2001] : *La création des identités nationales*. Paris : Seuil (Points Histoire), 2001.
- THOMAS Paul-Louis, 1999 : « Frontières linguistiques, frontières politiques », in *Histoire Epistémologie Langage*, 1999, t. 21, fasc. 1, pp. 63-82.
- TROUBETZKOY Nikolaj, 1920 [1996] : *L'Europe et l'humanité*, in Sériot P. (éd. et trad.), *N.S. Troubetzkoy : L'Europe et l'humanité*. Sprimont : Mardaga, 1996, pp. 45-82.
- WEILL Georges, 1938 : *L'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle et l'idée de nationalité*. Paris : Albin Michel.
- YAGUELLO Marina, 1988 : *Catalogue des idées reçues sur la langue*. Paris : Seuil.
- ZWEIG Stefan, 1944 [1993] : *Le Monde d'hier*. Paris : Belfond, 1993.



Les négociateurs du Traité de Versailles